

frère. . . . Je te demande une preuve irrécusable de ce dévouement, dont tu m'as si souvent garanti la puissance. . . . Après avoir brisé le rêve insouciant de ta jeune vie, je te supplie maintenant de ne plus voir en moi qu'une seconde mère, et de ne pas me laisser en vain pleurer à tes genoux.

—Mais madame, c'est impossible ! impossible ! répéta Jeanne avec une sorte d'égarément.

—N'as-tu point une pièce séparée du magasin et de l'arrière-boutique ?

—Oui, une chambre à laquelle on monte par l'escalier de la cour.

—Eh bien ! Jeanne tu céderas la chambre à Henri.

—Votre volonté sera la mienne, madame la comtesse, répondit Jeanne en baissant la tête.

—Merci, Jeanne. Tu vois bien que j'avais raison de compter sur toi.

—Vous auriez encore raison, madame la comtesse. si vous me demandiez de verser mon sang pour vous.

—Merci, merci ! me voilà tranquille, consolée. . . . Robert va s'occuper des passeports ; s'il échoue, tu mettras tes amis dans nos intérêts. . . . Pendant ce temps, Cécile et moi, nous préparerons tout pour le voyage. . . . Sois bénie, Jeanne, ma dévouée, ma fidèle Jeanne. . . . En récompense du sacrifice accompli par toi jadis, que Dieu te rende un jour heureuse.

—Je ne lui demande pas de bonheur. . . . balbutia Jeanne.

—Ainsi tout est convenu ?

—Tout. Quand monsieur le comte prendra-t il possession de son asile !

—Ce soir même.

—Ce soir ! vous n'y songez pas, madame. . . .

—Au contraire, Jeanne ! le moindre retard me fait frissonner de terreur. Quelle raison as-tu pour reculer l'heure où je serai tranquilisée sur le sort de mon fils !

—Mais ce soir je donne une petite fête pour l'anniversaire de ma naissance.

—Tant mieux ! à la faveur du mouvement, l'arrivée d'Henri sera moins remarquée. . . . Courage, mon enfant, courage ! Tandis que tu sauveras ton fils bien aimé, Cécile et moi nous prions Dieu pour toi du plus profond de notre âme. . . .

—Voici la clef de la petite chambre, madame la comtesse. . . . Dans la cour. . . . l'escalier à droite, au dernier étage.

Au moment de quitter Jeanne, Mme de Civray, fut prise d'un sentiment de reconnaissance et de tendresse qui lui fit ouvrir les bras ; Jeanne s'y précipita.

—Adieu, ma vaillante, adieu, ma Jeanne !

Un sanglot fut l'unique réponse de la jeune fille ; puis elle releva le front, comme si l'énergie lui était revenue sous l'impression de cette caresse, et elle répéta :

—Madame la comtesse. . . à demain !

—A demain !

II.

DANS LE PASSÉ

Jeanne avait grandi loin de Paris, dans ce domaine de Civray dont le souvenir la poursuivait comme celui d'un Eden dont elle aurait été chassé ! Dans ses heures d'isolement et de lutte, elle tournait les regards de son âme vers cette demeure, et, les souvenirs amenant l'attendrissement, elle sentait une part de son fardeau s'alléger tandis qu'elle répandait des larmes.

Alors se réveillait le passé, ce passé si jeune et cependant si loin, qui datait de cinq années, et que, volontiers, elle aurait cru vieux d'un siècle.

Le château de Civray, bâti sous Louis XIII, avait une splendeur un peu lourde. Heureusement la nature s'était chargée d'en égayer les aspects. Le parc immense, plein d'ombre et de mystère, permettait de trouver, à toute heure, la solitude et la paix.

Jeanne avait grandi au château. Son père y était jardinier, sa mère tenait l'emploi de lingère. Tous deux moururent jeunes, laissant l'enfant toute petite. Aucun membre de sa famille ne la réclama, et la Comtesse de Civray, la considérant comme un legs de deux fidèles serviteurs, la garda près d'elle.